

La couleur de l'argent

Autor(en): **Zeys, Mathilde**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 51

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA
COULEUR DE L'ARGENT

MEISTER Diedrich était sur le pas de la porte, mais sa grosse et rubiconde figure d'hôtelier empressé portait, ce soir-là, les traces d'une vive contrariété.

— Il faudra cependant qu'il paie, grommelait-il entre ses dents, sans quoi, pas de façons, je le mets dehors ! J'en ai assez de ce drôle qui vit à mes crochets !

Ce disant, il rentra dans la salle d'auberge, vide de clients à cette heure.

— Lui as-tu parlé ? lui demanda sa femme, Frau Trude.

— Non, il n'est pas encore rentré.

— Mais cela ne peut durer ainsi !

— Et cela ne durera pas ; j'y mettrai bon ordre, dès ce soir.

Un pas retentit dans l'étroit couloir, puis on entendit crier les marches du petit escalier en bois.

— Tiens, voilà, dit Frau Trude à son mari ; va donc.

L'hôtelier sortit, et, grimant l'escalier aussi vite que le lui permettait sa vaste corpulence, il arriva sur le palier. Devant lui, une étroite raie de lumière indiquait une porte mal fermée qu'il poussa. Il pénétra dans une chambre sommairement meublée : un lit, une table de bois blanc, quelques chaises de paille, un chevalet en composaient le principal ameublement.

L'habitant de ce logis, un jeune homme imberbe de dix-huit à vingt ans, était en train de quitter son manteau.

— Bonsoir, mon hôte, dit-il d'un ton joyeux.

— Bonsoir ! répondit l'autre d'un ton bourru.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Oh ! vous le savez bien ; pas la peine de vous moquer de moi plus longtemps. Allons, payez-moi ma note : voilà six semaines de pension que vous me devez !

— C'est que je n'ai pas le sou.

— Hé bien ! glapit la femme de l'aubergiste, qui avait suivi son mari, quand on n'a pas le sou, on ne vient pas loger chez les honnêtes gens.

— Et où voulez-vous donc que je loge ?

— Cela m'est bien égal : au diable, si vous voulez !

— Allons, allons, dit l'aubergiste en imposant silence à sa femme ; les criaileries ne servent à rien. Voici ce qui est, monsieur Pierre : depuis six semaines nous n'avons pas reçu de vous le moindre à-compte ; les vivres sont chers... votre dette grossit... et dame ! nous ne pouvons pas vous faire crédit plus longtemps. Nous voudrions voir la couleur de votre argent.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, dit le jeune homme en partant d'un franc éclat de rire : je la montrerai quand vous voudrez.

— Je crois, ma foi, que le gaillard se moque de nous, dit maître Diedrich perplexe, en se tournant vers sa moitié comme pour lui demander une inspiration.

— Point du tout, répliqua le jeune homme. Dans huit jours, à compter d'aujourd'hui, je quitterai cette chambre, en vous indemnisant de tous vos frais : vous trouverez sur la table de quoi vous payer largement, je vous en réponds !

— Ah ! murmura l'hôtelier... ainsi dans huit jours... Et vous laisserez l'argent sur cette table ?

— J'y laisserai de quoi vous indemniser largement, c'est convenu.

— Bon !

— Oui, mais j'y mets une condition expresse : c'est que, pendant ce laps de temps, personne, et sans aucun prétexte, ne pénétrera dans ma chambre. Bonsoir !

L'aubergiste et sa femme se retirèrent très intrigués, très perplexes. Comme leur hôte, qui semblait ne pas posséder un sou vaillant, pouvait être si assuré d'avoir une somme rondelette — car le compte était gros — la semaine suivante.

Durant les quelques jours qui suivirent, le jeune homme intrigua encore davantage ses hôtes. Toujours enfermé dans sa chambre, il n'y laissa pénétrer âme qui vive.

A mesure que les jours s'écoulaient, l'inquiétude du mari et de la femme augmentait.

— Il a des allures de conspirateur, disait Frau Trude. J'ai voulu avant-hier, pendant son absence, aller voir ce qu'il faisait là-haut, mais bast ! la porte était fermée à double tour. Ce matin j'ai guetté par le trou de la serrure et...

— Et qu'as-tu vu ?

— Rien du tout. Il avait dû boucher le trou de la clé. Peut-être bien même avait-il entendu le plancher craquer sous mes pas, et pourtant j'allais bien doucement et...

— Oui, oui, je te connais : pour espionner aux portes, tu n'as pas ta pareille.

— Toujours est-il, continua-t-elle en baissant modestement les yeux au reçu du compliment, toujours est-il qu'il a brusquement ouvert la porte, et que, me voyant, il s'est mis à rire aux éclats en s'écriant :

— Ah ! ah ! je vous y prends, Madame l'aubergiste !

Et comme je me retirais toute penaude, il ajouta :

— Si je vous vois encore rôder par ici, c'en est fait de nos conventions, et je déluge immédiatement sans tambour ni trompette ; alors bonsoir à votre argent !

— Hum, hum ! tout cela n'est pas clair ; je crains qu'il ne manigance quelque mauvais tour ; mais après tout, pourvu qu'il acquitte sa note...

Le jour était arrivé où leur locataire devait déménager. Il venait de boucler son porte-manteau, et, chargé de quelques boîtes, suivi d'un homme portant le reste de ses effets, il descendait le chétif escalier de bois.

— Hé ! maître Pierre, est-ce que l'on part ainsi sans solder son compte ? cria la femme de l'aubergiste qui, dans la salle commune, guettait le jeune homme.

— N'ayez pas peur, dit celui-ci en souriant ; montez à ma chambre, et vous verrez que j'ai largement fait les choses. Adieu.

Ce disant, il s'esquiva prestement.

Maîtresse Trude grimpa quatre à quatre, un peu inquiète à l'étage supérieur.

La porte était entr'ouverte, et déjà, avant de pénétrer dans la pièce que venait de quitter son locataire, elle poussa un cri de triomphe, puis courait appeler son mari.

Le jeune homme avait eu raison de dire qu'il avait largement fait les choses : là, étalés sur la table, des pièces d'argent et même d'or, thalers, ducats, groschen étaient jetées pêle-mêle, à côté d'autres pièces symétriquement empilées.

Un éclair de cupidité satisfaite brilla dans les yeux du couple. Tous deux, n'en croyant pas leurs yeux éblouis, se précipitèrent en même

temps pour palper et pour ramasser toutes ces richesses.

Mais hélas !... ô surprise... ô déception... ô colère !... ils ne purent prendre dans leurs mains ces pièces brillantes ; ce n'était qu'un trompe-l'œil, une simple peinture à l'huile.

Vous dire les exclamations de dépit, de rage qui échappèrent à l'adresse du jeune homme serait difficile ; qu'il vous suffise de savoir que celles de filou, voleur, chenapan étaient parmi les plus bénignes.

Toutefois la nouvelle de ce qui s'était passé n'avait pas tardé, grâce à la servante, à se répandre dans le quartier ; dès le lendemain, bon nombre de gens se dirigèrent vers l'auberge, dans le simple but de voir de leurs yeux la fameuse table. Les consommateurs se succédèrent chez maître Diedrich, à son grand étonnement. Il commença à penser qu'il n'avait pas fait un si fâcheux marché et à trouver que la peinture n'était pas mauvaise : les pièces ressortaient en effet admirablement sur un fond sombre, simulant un tapis de velours, quelques-unes, éclairées par un rayon de soleil, brillaient, formant une traînée lumineuse.

Aucun des clients de maître Diedrich n'était capable d'apprécier le mérite de cette œuvre ; mais à force d'être racontée par eux, l'histoire de l'aubergiste arriva aux oreilles des étrangers de passage. Parmi ceux-ci se trouvait un riche amateur de peinture qui offrit du meuble une somme assez importante. Maître Diedrich, après s'être un peu laissé tirer l'oreille afin d'en obtenir encore davantage, finit par céder la fameuse table.

C'est au dix-septième siècle, non loin de Cologne, que se passa cette aventure, dont le principal personnage fut Paul-Pierre Rubens, alors étudiant en peinture dans l'atelier de Van Archt.

Mathilde Zeys.

Calino. — Quand Calino était groom dans un grand hôtel, un voyageur le borda un jour fébrilement :

— Petit, dit-il, je n'ai que cinq minutes pour arriver à la gare, cours vite à la chambre 215 voir si je n'y ai pas laissé un petit sac jaune.

Calino se précipita aussitôt dans l'escalier et revint bientôt après.

— Oui, monsieur, fit-il, vous avez laissé un sac jaune dans l'armoire de la chambre 215.

— Mais où est-il ?

— Eh bien ! dans l'armoire.

MISTRAL ET « LE CONTEUR »

L'ASSOCIATION ou plutôt, pour n'être pas trop prétentieux, le rapprochement de ces deux noms vous étonne ? Eh bien, sachez que Mistral et le *Conteur* n'étaient pas tout-à-fait étrangers l'un à l'autre.

Un jour, un simple lecteur du *Conteur* ou l'un de ses abonnés, s'imaginant, non sans quelque raison, du reste, que la lecture d'un article en patois vaudois intéresserait l'auteur de « Mireille », lui adressa, sous le couvert de l'anonymat un numéro de notre petit journal. Mistral voulut bien faire bon accueil à cet envoi. Le patois, surtout, retint son attention.

On sait qu'il y a une étroite parenté entre notre patois vaudois et le provençal, « langue d'oc ». Mistral comprit très bien l'article patois du *Conteur* et apprécia toute la saveur de notre dialecte.

Ignorant le nom de la personne qui lui avait adressé notre journal, mais désireux tout de même d'exprimer le plaisir que lui avait procuré cet envoi, Mistral écrivit au rédacteur du *Conteur* — c'était alors feu Louis Monnet — une lettre des plus aimables, dans laquelle il disait son plaisir de la parenté qu'il avait constaté entre le provençal et le patois vaudois. Nous regrettons de ne pouvoir retrouver cette lettre — il se sera sans doute trouvé un amateur — nous l'aurions reproduite avec plaisir à l'intention de nos lecteurs.

A ce propos, disons que, sous la direction de Marc-Frédéric Mistral, on recueille les œuvres inédites de l'illustre écrivain provençal. Il vient de paraître « *Prose d'Almanach, Gerbes de con-*